

La Belle Yvonne, poème breton

FEUILLETON DU *FINISTÈRE*

Mercredi 13 septembre 1882.

LA BELLE YVONNE POÈME BRETON, tel est le titre d'un nouveau poème de Mme *Penquer*, que nous sommes heureux de publier, sûrs d'être agréables à nos lecteurs qui connaissent, d'ancienne date, le talent de l'auteur de *Velléda*.

I

La ferme était ouverte au soleil du matin.

Le coq chantait. Dans l'air la forte odeur du thym

S'exhalait. On eût dit comme un encens d'église.

La chaleur s'annonçait lourde. Pas une brise.

Les oiseaux voletaient et s'enivraient déjà

Des sucres qu'ils allaient boire aux fleurs d'un syringa.

Quelques poules gloussaient ; des pigeons, dans la joie,

Roucoulaient, becquetant leur plumage de soie.

Des canards barbotaient dans les marres ; des porcs,

Près des auges, grognaient, se vautrant sur les bords.

Une chèvre, tenue au piquet sous un chêne,

Broutait ou bien bêlait en secouant sa chaîne ;

Un tout petit chevreau près d'elle bondissait ;

Un gros chat, enivré d'aise, se prélassait.

Un peu plus loin, en plein soleil, dans la lumière

Des taureaux, empêchés d'entrer par la barrière,

Ruminaient en dehors dévastant les talus.

Le soleil grandissait, chauffant de plus en plus,

Entrant partout, jetant du feu dans les coulées,

Des éblouissements à travers les allées,

Des paillettes d'or vif sur l'aile des frelons

Et des chaleurs d'amour au cœur des papillons...

Des flots neigeux tombaient des pommiers dans les herbes.

Les glycines, croulant sous le poids de leurs gerbes,

S'affaissaient sur le chaume où le soleil dardait

Une fille des champs, *Yvonne*, regardait :

Elle regardait tout ce luxe de la vie.

Soudain une pouliche, affolée et ravie,

Passa près d'elle et fit au galop tout le tour

Des murs du vaste enclos, du puits et de la cour.

Puis elle s'arrêta, prise de lassitude.

Tout à coup.... et bientôt triste de solitude :

Aucun poulain épris d'elle ne la suivait...

La jeune fille, lasse et seule aussi, rêvait...

Elle tenait en mains un livre ouvert. Ce livre,

Peut-être l'avait-il émue et rendue ivre :

Son sein se soulevait par bonds précipités.

Elle s'assit et mit le livre à ses côtés.

Assise elle semblait brisée et défaillante,

Tombée... et la chaleur devenait accablante.

Elle s'était assise à l'ombre d'un vieux puits,

Caché sous des massifs de ronces et de buis.

Adossée aux parois de pierre, paresseuse,

Immobile, était-elle heureuse ou malheureuse?

Ce beau soleil de mai, ce réveil du printemps,

Faisait-il donc jouir ou souffrir ses vingt ans?...

Ses deux mains écrasaient sa gorge haletante...

Le coq chantait toujours d'une voix éclatante :

Ce chant de volupté, strident et continu,

Avait l'air de frapper sur son sein demi-nu,

Tant il semblait avoir de résonance en elle

...

Chaque fois que le coq chantait, une étincelle

Jaillissait de ses yeux, passait comme un éclair.

Échauffant, dans un jet de flamme, l'ombre et l'air.

II

Un colporteur venait.

Sa démarche hâtée,

Avait-elle pour but une place guettée

Et choisie, une halte, un seuil qu'il connaissait,

Où, sans se reposer, jamais il ne passait ?...

Peut-être...

Il vit Yvonne et déposa sa balle

Près d'elle, au bord du puits et l'ouvrit sur la dalle :

Il y prit des rubans bretons et des bijoux

En faux or, et lui mit cela sur les genoux.

Il y prit des mouchoirs, des velours à ramages,

Des médailles en plomb argenté, des images.

Des chapelets, des croix, des miroirs, des ciseaux,

Et, pour filer le chanvre et le lin, des fuseaux.

Elle repoussa tout avec un froid sourire

De dédain ...

-- « Avez-vous des livres ?... Je sais lire.

Je garde mon argent pour les payer. »

— « J'ai là,

Dans le fond de ma malle, un roman de Zola,

Lui dit-il. Le voici. >

— « Je l'ai lu tout à l'heure.

En le lisant j'avais trop chaud dans ma demeure.

Ma main brûlait, mon front brûlait, mon cœur brûlait.

Un feu courait en moi : ma raison s'en allait.

Je suis sortie afin d'éviter la folie. »

« Yvonne, savez-vous que vous êtes jolie? »

« Je le sais. »

« Savez-vous qu'aux champs cela n'est rien,

La beauté ?

Savez-vous qu'en ville c'est un bien,

Un don, une fortune, un titre, une puissance ?...

Rien n'y vaut la beauté, pas même la naissance.

Yvonne, le sais-tu ? »

— « Je l'ai lu. Je le sais » —

« Eh ! bien, viens!... Nous irons à Paris. »

« J'y pensais.. .

J'y pensais, en lisant ce livre. »

« Il faut me suivre. »

Alors, et nous irons à Paris tous deux vivre :

Toi pour la grande vie... et moi, pour toi... Demain

Je reviendrai, ma belle. »

Il reprit son chemin.

III

Un coucou, dont la voix fut jusqu'ici muette,

Fit entendre soudain son appel de prophète.

Yvonne tressaillit, à la voix du coucou :

Cet oiseau voyageur qui vient on ne sait d'où,

Porte, chacun le sait, avec lui sous son aile.

La mauvaise fortune ou la bonne nouvelle.

" Tu vois, dit en partant le colporteur, tu vois :

Le coucou vient d'unir son appel à ma voix... »

Puis un pinson chanta sa chanson enjouée.

Yvonne se leva.

Sa coiffe dénouée

Laissait voir, sous ses plis, des cheveux d'un noir bleu.

Ses yeux, encore plus chauds, lançaient des jets de feu.

Elle était belle ainsi, d'une beauté puissante

Et superbe. Ses bras, sa gorge frémissante,

Qu'une chemise en toile épaisse cachait mal,

Son visage, son corps, tout semblait sculptural.

Son attitude molle un instant abattue,

Affaissée, avait pris des fiertés de statue :

L'instinct de l'avenir promis à sa beauté

S'éveillait-il soumis en elle ou révolté ?...

Son regard s'égarait du chaume à la pouliche,

Du bleu du ciel au sol, du puits jusqu'à la niche

Du chien ; jusqu'au fumier où le coq picorait,

Où les poules cherchaient des vers, il s'égarait

Comme s'il demandait conseil à la nature,

Interrogeant, fouillant partout dans la ramure,

Que les nids emplissaient d'un tumulte joyeux.

Des lueurs jaillissaient en flamme de ses yeux...

Puis une larme vint éteindre cette flamme

Et roula de sa joue à son beau sein de femme.

Qu'a-t-elle donc ? Pourquoi donc a-t-elle pleuré ?

Pourquoi donc ce regard, tout à l'heure éclairé,

S'est-il éteint, est-il devenu froid et sombre ?

Sur ce front où l'orgueil brillait, pourquoi cette ombre ?...

C'est qu'elle a retrouvé dans le fond de son cœur,

Un souvenir hier encor plein de douceur :

Un nom, le nom de Jean, le seul fils de son maître ;

De Jean qui l'aime et croit qu'il est aimé... peut-être !

Qui lui donna sa vie entière en un instant,

Quand elle était petite et qu'il était enfant :

Qui l'appela sa sœur et qui, dans sa pensée,

A force de l'aimer en fit sa fiancée.

Elle sa fiancée !... elle eut froid...

Son regard,

Après avoir erré si longtemps au hasard,

Allant du ver qui rampe au vol d'oiseau qui passe,

S'arrêta comme pris au milieu d'une impasse :

Il s'arrêta sur elle et sur ses grands sabots

Trop larges pour ses pieds si petits et si beaux ;

Sur ses mains, par les soins du ménage halées ;

Sur ses jambes bientôt par la fatigue enflées;

Sur les riches contours de ses bras arrondis

Puis sur la pauvreté de ses habits de bure

Qui, pour son corps de reine, avaient l'air d'une injure

Mais l'eau du puits, auquel sa tête
s'appuya,

Refléta son image et la lui renvoya

Si belle, qu'elle en fut à l'instant ranimée.

Et qu'une ivresse folle, inouïe, innomée,

La saisit. Elle en eut le vertige...

D'un bond

Elle quitta le puits, une splendeur au front.

IV

Sa beauté s'embellit, se transforme et
rayonne.

Enivrée, éperdue et triomphante, Yvonne

Pose d'ardents regards sur ses bras nus et
blancs...

Ne sachant où porter sa fougue et ses
élans,

Elle court vers le chat, lui fait une caresse ;

Elle donne la soupe au chien. Dans son
ivresse,

Elle sème du grain pour les poules.
Partout

Elle va furetant sans peine et sans dégoût,

Jetant la nourriture aux canards dans les
marres ;

Ouvrant le pigeonnier et nettoyant les
barres

Où les pigeons perchaient. Dans l'étable,
elle prit

La litière et la paille à pleins bras... Son
esprit

Est si loin et si haut qu'il l'éblouit !...

Distraite,

Elle rentre à la ferme, à pas lents...

Elle apprête,

Pour les maîtres, la table et le repas du jour.

Midi devait sonner tout à l'heure à la tour :

Le village était proche et l'on voyait
l'horloge.

Le chien de garde avait aboyé dans sa
loge.

Il avait entendu résonner de très-loin

Le pas lourd des bouviers et des
faucheurs de foin,

Et le roulement sourd des charrettes
chargées

Roulant, l'une après l'autre, à la file
rangées.

Puis le maître arriva. Puis chacun le suivit.

La soupe était trempée. Yvonne la servit :

« Ma fille, dit le maître, aussitôt... Mais
Yvonne

Tu n'as pas mis de sel, la soupe n'est
pas bonne. » —

Elle apporta la boîte au sel sans lui
parler.

« Comment, tu ne dis rien ?... »

« Je voudrais
m'en aller »

« T'en aller, où... Pourquoi ?... »

« Je m'ennuie à la ferme. Je veux vivre à la
ville. »

— « Ah ! bien. C'est très bien, ferme

La boîte au sel, et viens avec moi mon
enfant.

Sortons dans le verger, Le temps est
étouffant.

V

Ils sortirent.

Tous deux s'assirent sous les haies,

Auprès du puits.

« Yvonne, ah ! dit-il, tu m'effrayes !... »

Qu'est ce que tu fais donc seule ici tout le jour ? »

-« Le ménage, l'étable, et je lis tour à tour... »

Je songe ... »

« Viens aux champs: cela vaut mieux, ma fille. ».

« Non. J'ai peur du travail des champs, de la faucille.

De la chaleur. J'ai peur de ce soleil d'été

Qui brunit la peau blanche et flétrit la beauté.. »

« Non.

-Tu lis trop. Cela te fait du mal, petite. »

- « J'aime à lire. Je lis : C'est pourquoi je vous quitte,

« Les livres m'ont appris ce qu'on peut faire là,

En ville quand on est belle... et jeune... »

— « Voilà !

Tu lis trop. »

-« Maître ; en ville on devient grande dame,

Quand on est belle. L'homme est l'esclave; la femme

Est la maîtresse. Il l'aime ; il lui donne son

or,

Sa volonté, son nom, et souvent plus encor ;

Son honneur, lorsqu'elle est malhonnête elle-même.

Mais ce n'est pas cela que je veux : C'est qu'on m'aime,

Qu'on m'admire, ravi de ma beauté. Je veux

Vivre des dons qui sont en moi, quand je le peux !... »

Maître, si Dieu me fit si belle et si charmée

D'être si belle, est-ce donc pour n'être pas aimée ?

Est-ce pour vivre, seule ici, sous le ciel bleu ?»

— « Seule ici !... pas aimée, Yvonne !... Dieu de Dieu !... »

Ah ! Tu mens ! Oui!... Vois donc là-bas, Jean qui se cache

Et nous guette, vois donc !... Chaque jour il s'attache

A toi de plus en plus. Il songe à t'épouser.

Il t'a donné, sa vie et tu veux la briser !... »

Il se tue au travail et c'est pour toi, mignonne.

Quand je le gronde, il dit : Père, c'est pour Yvonne !... »

Nul ne peut l'en blâmer. Qu'on y vienne ! Ah ! bien oui!... »

Celui-là, quel qu'il fut, aurait affaire à lui !... »

Elle jouait avec les feuillets de son livre.

- « Laisse cela, dit-il. Voilà ce qui t'enivre... »

Enfant trouvé, béni par l'hospitalité :

Gâté par le manoir, par la ferme gâté

On t'a mise à l'école, où tu devins savante

C'est mauvais, pour qui doit vivre pauvre et servante.

C'est mauvais, je l'ai dit souvent, je le savais.

De lire quand on fait tant de livres mauvais.

Puisqu'on ne défend pas aux hommes d'en écrire,

C'est mauvais de permettre aux femmes de les lire.

C'est mauvais d'avoir trop d'esprit et de rêver,

Un livre en main, qu'on peut grandir et s'élever,

Monter de bas en haut par un coup de baguette.

Parce qu'on est savante, orgueilleuse et coquette...

Tu lis trop. »

-« Je ne sais que lire. Voilà tout.

Et toute ma science est là. J'ai lu beaucoup.

J'en ai de l'orgueil, oui : lire apprend tant de choses !...

Lire est mon seul plaisir. »

— « Tu t'en vantes !... tu l'oses !...

Lire, ce serait bon pour apprendre, vois-tu,

Ma fille, le devoir, la raison, la vertu,

Par les livres qui sont écrits dans ces idées

Que morale et sagesse ont besoin d'être aidées.

Ce sont ces livres-là qu'il faut savoir choisir.

Mais on n'y trouve pas, peut-être le plaisir

Qu'on cherche, quand on est comme toi sans prudence

Et sans frein ; quand on court après l'indépendance :

C'est là ce que tu veux, être libre. Tu lis

Des livres de scandale et d'impudeur remplis

Pour faire comme on fait dans ces livres... pour être

Grande dame !... C'est là ce que tu veux... »

— « Oui, maître. »

—« Sois ma fille, cela vaut mieux, foi de chrétien !...

Jean est mon fils. Il est fermier. Toi, tu n'as rien.

Sois ma fille, veux-tu ? » —

-« Non maître, non... je l'aime...

Mais Jean serait à plaindre encor plus que moi-même :

La vierge qui n'est pas sage et qui pense au mal,

Ne peut pas devenir l'épouse. C'est fatal.

Etre épouse veut dire être deux dans la vie

Et seule à la maison. L'épouse est asservie.

Cet asservissement ne peut être accepté

Par une vierge folle ivre de sa beauté ...

Mais alors à quoi bon ces bras blancs, ces mains blanches ?

Ces cheveux noirs tombant bien plus bas que mes hanches ?

Ces dents de nacre sous ces lèvres de corail ?...

Dans les champs, la beauté vaut moins que le travail

Mais la beauté vaut plus, bien plus que la richesse,

A Paris : Elle y peut être riche et duchesse !... »

Elle arracha sa coiffe et reprit : -- « Ces cheveux

D'ébène, c'est de l'or... »

-« Assez de tes aveux !

Assez de tous ces mots que tu prends dans ton livre !...

Assez de ce poison dont ta folie est ivre !...

Assez de tout cela, ma fille, et de ceci : »

Puis foulant sous ses pieds le livre, il dit : « Voici !...

Tu refuses le fils de ton maître !... Ah ! Petite !

Tu refuses le ciel pour l'enfer !... Sois maudite !...

La malédiction du père et le mépris

Du fils te suivront... Pars !... »

— Yvonne est à

Paris.

VI

Le colporteur revint le lendemain, dès l'aube.

Yvonne l'attendait dans sa plus belle robe ;

Elle s'enfuit sans dire à la ferme un adieu.

Le soleil s'allumait dans un globe de feu,

Perçant de lames d'or, partout dans les coins sombres,

La nappe des gazons et la masse des ombres.

Le bétail du labour, préparant la moisson,

Beuglait. Sa voix avait des notes de basson,

Tandis que, dans les bois, les joyeuses aubades

Des oiseaux assemblés formaient des sérénades

On eût dit un orchestre entier, un vrai concert,

Aux fêtes du matin, par la nature offert.

Les crapauds coassaient encor dans la poussière

Et s'enfuyaient devant l'éveil de la lumière.

Des moucherons, levés avant l'heure frôlaient

Le front des fugitifs. Les abeilles volaient

Sur les acacias, piquant les grappes jaunes.

Une brise de mer murmurait dans les aunes,

Et faisait trembloter les bras des peupliers,

Arrachant, brin par brin, l'aubépine aux halliers.

Les goëlands rasaient les flots et frappaient l'onde

De leur aile indolente ou vive et vagabonde...

Une éclaircie avait montré la grande mer

Aux voyageurs.

Yvonne eut un sourire amer,

Et cherchait, en marchant, à la voir par les brèches.

La rosée avait mis des gouttelettes fraîches

Sur les fleurs, où déjà le soleil les buvait...

Yvonne ne voyait que la mer... et rêvait !

— « Je ne regrette rien que la mer, disait-elle :

Parce que la mer est révoltée et rebelle ;

Parce que la mer cache en son cœur tourmenté

Et glacé des ardeurs de chaude volupté ;

Parce qu'elle est l'abîme et qu'elle est le mystère ;

Parce qu'elle est encor plus riche que la terre ;

Parce qu'elle est l'écume et qu'en son antre obscur

Tout se confond : le flot pur et le flot impur !...

Parce que la mer est la lutte et la tempête,

Est l'engloutissement ; parce qu'elle reflète

Tour à tour le ciel bleu, le ciel gris, le ciel noir,

Qu'elle est ainsi, de l'âme humaine, le miroir ;

Parce que la mer est l'image de la vie,

Tout à coup désolée et tout à coup ravie,

Et qu'elle a, comme moi, des désirs, des transports,

Qui la font s'élançer et sortir de ses bords.

Je ne regrette rien que la mer. »

Dans l'espace,

Un sifflement se fait entendre au loin et passe...

Puis le train pour Paris se montre à son regard :

C'est le train qu'elle attend.

Il arrive.

Elle part ...

On la nomme à Paris, déjà, la belle Yvonne.

O Zola ! Qu'as-tu fait de la Vierge bretonne ?...

Mme Auguste PENQUER

Mai 1882

Kergleuz (Finistère)
